

178. F. 105.

**LE PIED  
DE MOUTON,**  
MÉLODRAME,  
FÉERIE-COMIQUE, EN TROIS ACTES,  
A GRAND SPECTACLE,  
Par MM. RIBIÉ et MARTAINVILLE,

Musique de M. TAIX, Ballets de M. ADAM,

Décors de M. ALLAUX fils,

Machines dirigées par M. CAMUS.

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre  
de la Gaité, le 6 Décembre 1806.*

~~~~~  
**A PARIS,**

Chez M.<sup>me</sup> MASSON, Libraire Editeur de Musique,  
et de Pièces de Théâtre rue de l'Échelle, N.° 10, au  
coin de celle St.-Honoré.

—————  
1810.

111  
132550-B

---

---

**PERSONNAGES.**

DOM LOPEZ, tuteur de Léonora.  
NIGAUDINOS, prétendu de Léonora.  
GUSMAN, amant aimé de Léonora.  
GONZALÈS, ami de Gusman.  
LAZARILLE, valet de Nigaudinos.  
VULCAIN, chef des Forgerons.  
UN GÉNIE.  
UN MAGICIEN.  
LÉONORA, pupille de Dom Lopez.  
L'AMOUR.  
CYCLOPES.

**ACTEURS.**

M. Genets.  
M. Duménis.  
M. Marty.  
M. Camel.  
M. Beuzeville.  
M. Pascal.  
M. Ferdinand.  
M. Boulangé.  
M.<sup>me</sup> Picard.  
M.<sup>lle</sup> Élixa.

Valets, Démons, et Génies subalternes.

---

**A V I S.**

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

*Barber*



# LE PIED DE MOUTON,

MÉLODRAME-FÉERIE.



## A C T E I.<sup>ER</sup>

*Le théâtre représente un bois épais, éclairé seulement par la lune ; une caverne dans le fond.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN , *seul.*

Sous quelle étoile suis-je né ? Je n'ai jamais pu réussir à rien. J'ai essayé de presque tous les états, et j'ai échoué dans tout. Homme de loi, j'eus des scrupules et point de cliens : médecin, je m'avisai de guérir plusieurs malades, je fus proscrit par mes confrères, qui me traitèrent de gâtemétier : militaire, j'attrapai des coups, et point d'avancement : enfin, je me fis poète, et je ne pus pas même aller à l'hôpital. Toutes ces infortunes n'avaient pu cependant altérer ma gaité, seul présent dont j'ai à rendre grâce au ciel. A chaque nouveau malheur, je me disais : rions, et attendons. Mais comment résister au dernier qui vient de m'accabler ? Mon mauvais génie s'était endormi un instant ; j'étais aimé de Léonora, la plus belle, la plus riche des filles de Saragosse ; gaie, comme moi, aimante comme moi, la plus douce sympathie nous garantissait la durée du bonheur. Introduit chez son tuteur, sous un nom supposé, un secret hymen allait me rendre le plus heureux des hommes ; mais tout-à-coup, le diable se réveille, je suis découvert, chassé, poursuivi par le tuteur et l'imbécille futur de Léonora, qui jure de punir par ma mort mon audace et ma passagère félicité. Que devenir ?... Accablé de fatigue, de besoin ; bientôt un mort lente et affreuse... Une mort lente ? et pourquoi l'attendre ?... Volons au devant d'elle... Quoi, Gusman, il te reste des armes, et tu ne braveras pas la destinée !... C'en est fait, je veux me débarrasser du fardeau de la vie. La mienne t'appartenait, ô Léonora ! pardonne ; si je dispose de ton bien ;

le ciel m'est témoin que ma dernière pensée s'échappe encore vers toi. (*Au moment où il approche les pistolets de son front, ils s'échappent de ses mains, s'enlèvent, et l'explosion se fait en l'air.*) Quel prodige! parbleu, c'est bien fait pour moi, je ne puis pas même réussir à me brûler la cervelle.

(*On entend plusieurs coups de tonnerre que l'écho répète au loin. Un rocher s'ouvre.*)

## SCENE II.

G U S M A N , L E G É N I E .

*Les flammes jaillissent de la grotte infernale ; un Génie paraît, escorté de plusieurs diables armés de torches et de serpens.*

L E G É N I E .

De quel droit, téméraire mortel, disposes-tu de tes jours ?

G U S M A N .

Du droit qu'on a de secouer un joug trop pesant.

L E G É N I E .

Être faible et orgueilleux, as-tu le droit de rien détruire, toi qui n'as le pouvoir de rien créer.

G U S M A N .

Toi-même, dis-moi qui tu es? . . . Homme, dieu, ou diable? Ou plutôt n'es-tu pas le Génie infernal, qui n'a cessé de me persécuter dès le berceau.

L E G É N I E .

Ingrat, je ne viens en ces lieux que pour te sauver de ta propre fureur, et ouvrir tes yeux à l'aurore du bonheur qui va luire pour toi.

G U S M A N .

Le bonheur! . . . Parbleu, c'est une nouvelle connaissance que je serais charmé de faire. Il y a si longtemps que je cours après lui que j'ai désespéré de l'atteindre.

L E G É N I E .

Je sais tes malheurs, et je prétends y mettre un terme. Reconnais le Génie Salvador.

G U S M A N .

Il me serait difficile de vous reconnaître, puisque j'ai le plaisir de vous voir pour la première fois.

L E G É N I E .

Mes fonctions consistent à secourir les malheureux, à sauver les désespérés.

G U S M A N.

Vous avez là un fort joli emploi , mais qui doit vous donner bien de l'occupation.

L E G É N I E.

Je n'y puis suffire.

G U S M A N.

Il y paraît.

L E G É N I E.

Que serait-ce donc , si tous avaient recours , ainsi que toi , à des moyens prompts et violens ?

G U S M A N.

Que voulez-vous ? J'aime les remèdes expéditifs.. J'ai été médecin.

L E G É N I E.

Mais s'il y avait autant de suicides que de malheureux , la terre serait bientôt déserte. Rends grâce au ciel de m'avoir fait arriver à tems pour t'empêcher d'ajouter cette folie à toutes celles que tu as déjà faites.

G U S M A N.

Je vous jure que c'eût été la dernière ; mais , puisque vous me promettez le bonheur , je vous remercie de m'avoir escamoté mes pistolets.

L E G É N I E.

Es-tu braves ?

G U S M A N.

Belle question ! je n'ai rien à perdre.

L E G É N I E.

Eh bien contemple , sans terreur et en silence , la scène extraordinaire qui va se passer sous tes yeux.

( *Le Génie fait une conjuration : la foudre gronde , des éclairs sillonnent l'air , des flammes sortent de la gueule d'enfer , des démons appo tent une cuve énorme , et un mouton qu'ils immolent . Au moment du sacrifice la lune se colore d'une teinte rougeâtre . Les conjurations redoublent , le feu du ciel tombe sur la cuve ; des flammes en rejettent . La victime est consumée , il n'en reste qu'un pied intact , qu'un des démons présente avec respect au Génie .* )

L E G É N I E.

Tiens , reçois ce présent.

G U S M A N.

Parbleu , voilà bien du bruit pour un pied de mouton.

L E G É N I E.

Téméraire , respecte ce qui est au-dessus de ton intelligence.

## LE PIED DE MOUTON,

G U S M A N.

Ne vous fâchez pas, M. le Génie, j'accepte ; les petits présens entretiennent l'amitié : donnez , donnez la patte.

L E G É N I E.

Ce pied est un talisman qui détruira les malignes influences de ton étoile. Tant que tu le posséderas, tu réussiras au gré de tes vœux.

G U S M A N.

Quoi ! je n'aurais qu'à former un souhait pour qu'il soit accompli !

L E G É N I E.

Non, je me serais bien gardé d'attacher une telle vertu à ce talisman ; un seul vœu indiscret eût pu causer ta perte. Les hommes trouvent souvent le malheur dans ce qui devrait assurer leur félicité, et le don des souhaits est quelquefois un mauvais présent à leur faire. J'ai voulu t'éviter jusqu'à la peine de desirer. Garde un profond silence sur le trésor que tu possèdes, abandonne-toi à ta nouvelle destinée, et dans peu tu seras l'époux de Léonora.

G U S M A N.

L'époux de Léonora !... Oh ! charmante petite patte, que je te demande pardon de t'avoir outragée ; j'ignorais tout ton prix. C'est ainsi que les hommes, toujours dupes des apparences, insultent au mérite qu'il ne connaissent pas.

L E G É N I E.

Apprends à ne jamais désespérer de l'avenir ; c'est souvent au fond de l'abîme que l'on trouve la route qui conduit au bonheur. Adieu ; souviens toi de mon dernier conseil, discrétion et confiance.

G U S M A N.

Adieu, le plus obligeant, le plus aimable des Génies, passés, présens et futurs.

( *Le Génie et les Démons disparaissent.* )

## SCENE III.

G U S M A N, seul.

Il faut convenir que messieurs les Genies ont une plaisante façons de voyager, et un singulier cortège... Allons, rentrons un peu en nous même. Tout ce qui vient de se passer est-il bien réel ? n'est-ce qu'un jeu de mon agitation délirante ? Je suis bien moi, voilà bien l'endroit de la

forêt où je me suis arrêté ; je n'ai plus mes armes ; je tiens encore cette patte magique, présent du bon Génie ; elle m'annonce que le destin, qui m'a si long-tems égratigné, va me faire enfin patte de velours... Oui, oui, quoique surnaturel, tout est vrai, bien vrai ; je vais être heureux ; heureux avec Léonora... Cette idée seule me cause un saisissement... Une palpitation. . Ce n'est point étonnant ; un bonheur subit est un morceau lourd ; il faut du tems pour le digérer.

Allons, rejoignons Saragosse, et n'oublions pas ce que m'a recommandé le bon Génie : discrétion et confiance.

(Il sort.)

### SCENE IV.

*Le théâtre change, et représente un bois et le portique d'une riche maison, à la gauche du spectateur.*

D. LOPEZ, NIGAUDINOS, LAZARILLE.

N I G A U D I N O S.

Oui, seigneur Dom Lopez, j'ai poursuivi ce misérable Gusman, et je dis d'une jolie force ; demandez plutôt à Lazarille.

L A Z A R I L L E.

Oui, seigneur, pendant plus d'un grand quart de lieue, nous ne l'avons manqué que de cinq à six heures.

N I G A U D I N O S.

Si je l'avais attrapé, il aurait passé un mauvais quart-d'heure ; sûr, sûr ; c'est que je suis terrible, moi ; demandez plutôt à Lazarille.

L A Z A R I L L E.

Oh ! mon maître est un homme qui ne craint rien.

N I G A U D I N O S.

Rien du tout.

L A Z A R I L L E.

Que le danger.

D. L O P E Z.

Seigneur Nigaudinos, vous devez avoir besoin de repos.

N I G A U D I N O S.

Moi, au contraire ; vous ne me connaissez pas ; la fatigue me délasse... Demandez plutôt à Lazarille.

L A Z A R I L L E.

C'est un corps de fer. (*à part.*) Et une tête de plomb.

## 8 LE PIED DE MOUTON,

N I G A U D I N O S.

Et à présent que je suis seul, je parviendrai peut-être à obtenir la préférence.

D. L O P E Z.

C'est pour la disposer à mieux agréer vos vœux, que j'ai quitté Sarragosse, et que je suis venu, avec ma pupille, habiter cette maison de campagne. Ici nous n'avons point à craindre les entreprises des galans, et sur-tout les ruses de cette adroit Gusman.

N I G A U D I N O S.

Ah! bien oui, adroit! qu'il se frotte à moi... j'en jouerais dix, comme lui, par-dessous la jambe.

D. L O P E Z.

Oh! je n'en doute pas.

L A Z A R I L L E.

Le seigneur Nigaudinos est fin comme on ne l'est pas.

D. L O P E Z.

Abondance de précautions ne peut pas nous nuire... J'ai écrit dans plusieurs villes du royaume, et j'attends, aujourd'hui même une demi douzaine de duègnes, dont je veux entourer Léonora, c'est l'élite des argus. D'ailleurs, j'interposerai mon autorité, et j'espère qu'avec tous ces moyens réunis nous parviendrons à dompter cette petite rebelle.

N I G A U D I N O S.

Et mon amabilité donc que vous ne comptez pas, c'est que j'en ai une fière dose! demandez plutôt à Lazarille.

L A Z A R I L L E.

C'est au point qu'aucune femme ne veut écouter monsieur, de peur de finir par l'aimer trop.

N I G A U D I N O S.

C'est une vérité au moins ce qu'il vous dit là.

D. L O P E Z.

J'apperçois Léonora; je vais lui parler de la bonne façon.

N I G A U D I N O S.

Non, laissez-moi plutôt l'amadouer. En galoppant, j'ai broché un petit compliment, qui lui prouvera qu'une bête et moi ça fait deux.

---

### SCENE V.

Les Précédens, L É O N O R A.

L É O N O R A, *gâiment.*

Eh! bien, mon vénérable tuteur, j'ai deviné vos projets, je les déjouerai. Vous voulez me prendre par ennui; mais

vous n'y réussirez pas... vous connaissez mon caractère , j'ai l'art de rire de tout , et par tout , et je suis fille même à m'amuser de vous et de monsieur.

N I G A U D I N O S .

Oh ! ce n'est guère poli ça .

L A Z A R I L L E .

C'est franc du moins .

N I G A U D I N O S .

Oui , c'est si franc , que ça n'est pas agréable.... C'est égal , je vais risquer le compliment ( à D. Lopez. ) Vous allez voir.... Signora , vous voyez un jeune Idalgo qui vient mettre son cœur dans vos pieds .

D. L O P E Z .

Qu'est-ce que vous dites dono ?

N I G A U D I N O S .

Son cœur à vos pieds... Vous êtes jeune , je ne suis pas vieux ; vous êtes belle , je ne suis pas laid ; vous êtes riche , je ne suis pas pauvre ; vous êtes spirituelle , je ne suis pas bête , tout cela fait une comptabilité qui , jointe au sentiment... du trouble... que l'espoir... dont l'amour... Demandez plutôt à Lazarille .

L A Z A R I L L E .

Oh ! c'est à la lettre .

L E O N O R A , *riant* .

Seigneur Idalgo , avez-vous été long-tems à composer un compliment aussi joli ?

N I G A U D I N O S .

Oh ! mon dieu , non ; en descendant de cheval... N'est-ce pas ?

L E O N O R A .

Il mérite une réponse , et voici la mienne ; mon cher tuteur en pourra prendre sa part... Mon cœur serait libre , que je refuserais l'offre de votre main ; mais je vous répète que j'aime Gusman , et que lui seul sera mon époux .

D. L O P E Z .

Quelle audace !

L E O N O R A .

Il est aussi spirituel que brave , et il saura bien trouver les moyens de me délivrer de la captivité dans laquelle vous me retenez ; et je vous déclare que je secourrai de toutes mes forces ce qu'il entreprendra pour notre bonheur commun .

D. L O P E Z.

Oh ! c'est trop fort.

N I G A U D I N O S.

Les bras me tombent des mains.

D. L O P E Z.

Nous y mettrons bon ordre, et les moyens les plus rigoureux....

L E O N O R A.

Je les brave tous... Quand vous parviendriez à me conduire jusqu'au pied des autels, là je vous articulerais une demi-douzaine de *non*, si bien prononcés, qu'il n'y aurait pas moyen de passer outre.

L A Z A R I L L E.

Voilà une petite femme qui a du caractère.

D. L O P E Z.

Apprenez, pupille audacieuse, qu'aujourd'hui même je vais vous mettre entre les mains de six duègues les plus sévères et les plus incorruptibles.

L E O N O R A.

Oh ! tant mieux, tant mieux ; où sont-elles donc ?

D. L O P E Z.

Elles vont arriver.

L E O N O R A.

Je voudrais qu'elles fussent déjà ici. Oh ! les drôles de figures que nous allons voir ! quel plaisir j'aurai à les faire enrager !... j'en ferai mourir trois ou quatre de chagrin ; ça me distraira.

L A Z A R I L L E , à part.

Quel petit démon ?

N I G A U D I N O S.

Elles a de drôles d'amusemens.

D. L O P E Z.

Craignez de me pousser à bout.

L E O N O R A.

Vous m'avez entendu... On ne peut s'expliquer d'une manière plus précise et plus franche... Adieu, je vais répéter une danse charmante, que je veux exécuter le jour de mes noces avec Gusman. (*Elle sort en riant.*)

D. L O P E Z.

Suivons-la, ne la perdons pas un moment de vue... Gusman peut revenir : il est ingénieux et intrépide.

N I G A U D I N O S.

Ah ! je me moque de ces ruses comme de son courage... Si vous me connaissiez , je suis brave comme un livre, et j'ai de l'esprit comme mon épée. (*Ils sortent.*)

## SCENE VI.

GUSMAN , et ensuite LÉONORA , NIGAUDINOS

G U S M A N.

Me voilà près de celle que j'aime... Comment le lui faire savoir ; je suis trop connu dans la maison de D. Lopez , pour tenter d'y paraître sous quelque déguisement que ce se soit.. N'aurais-je entrevu l'espérance que pour la perdre aussitôt ? (*On entend sous terre un prélude de guitare.*) D'où partent ces sons mélodieux ? (*la terre s'ouvre et il en sort six musiciens.*) Eh ! parbleu , voilà mon affaire , ce génie a de l'esprit... car c'est lui , sans doute , qui m'envoie ces virtuoses souterrains. (*Les musiciens font un signe affirmatif.*) Allons , mes amis , un petit concert impromptu à la belle Léonora... Vous n'avez pas besoin de répétition , n'est-ce pas ? (*Il font signe que non.*) Parlez-moi de cela ; voilà des artistes. Il paraît qu'on est plus habile sous terre que dessus... Combien de nos musiciens auraient besoin de se faire enterrer pendant quelque temps ! Commençons.

*Un des musiciens chante.*

Gusman ne connaît plus d'obstacles,  
C'est un dieu qui guide ses pas.  
Tu dois t'attendre à des miracles ;  
Ah ! pour toi , qui n'en ferait pas ?  
Touché d'une flamme aussi pure,  
Le ciel le protège en ce jour ;  
Et l'on commande à la nature,  
Quand on obéit à l'amour.

N I G A U D I N O S , derrière

J'ai entendu de la musique , et je suis sorti par la porte du jardin. Ah ! messieurs les donneurs de concert , nous allons voir beau jeu. (*Léonora paraît à la fenêtre.*)

Léonora , que des prestiges,  
Ne te causent point de frayeur ;  
Et regarde tous les prodiges  
Comme des gages du bonheur.  
De Gusman la voix te rassure ;  
Car tu pourras voir en ce jour  
Changer les loix de la nature,  
Plutôt que celles de l'amour.

12 LE PIED DE MOUTON ,

N I G A U D I N O S .

Qu'est-ce qu'il dit donc là ? ça n'est pas clair ; écou-  
tons jusqu'au bout.

L É O N O R A .

Mon cher Gusman , est-ce toi que je revois ?

G U S M A N .

Oui, c'est Gusman, toujours plus tendre et plus fidèle,  
qui vient t'arracher à la tyrannie de ton tuteur, et te  
délivrer des importunités de ton imbécile de prétendu.

N I G A U D I N O S .

Eh, bien! c'est honnête ; c'est moi qui suis l'imbécile.

L É O N O R A .

A tous les obstacles qui nous séparent , Dom Lopez  
prétend ajouter aujourd'hui même la surveillance de six  
duègues , qu'on attend d'un instant à l'autre.

N I G A U D I N O S .

Et la mienne qui est bien plus sûre.

G U S M A N .

Ah, ciel ! tout est perdu !

N I G A U D I N O S .

D. Lopez , Lazarille , à moi , voilà l'ennemi.

G U S M A N .

Défends-toi , malheureux.

N I G A U D I N O S .

Pas si bête , j'aime mieux courir. ( *Il se sauve.* )

G U S M A N , *le poursuivant, dit aux musiciens.*

Sauvez-vous donc , vous autres ?

( *Les musiciens font signe que non.* )

N I G A U D I N O S .

Au secours ! au secours ! ( *Gusman se retire.* )

---

SCENE VII.

Les Précédens , DOM LOPEZ , Valets armés.

D. L O P E Z .

Quel tapage ! qu'avez-vous donc ?

N I G A U D I N O S .

Pardine , Gusman , et six joueurs de guitare.

D. L O P E Z.

Où sont-ils ?

N I G A U D I N O S.

Eh ! parbleu, les voilà.

*( Les Musiciens se changent en duègnes. )*

D. L O P E Z.

Etes-vous fou ? Ce sont les duègnes que j'attendais avec tant d'impatience.

N I G A U D I N O S.

Ah ! bien, oui, des duègnes ; ce sont des Musiciens ou des diables ; car je les ai bien vus avec leurs guitares, ainsi que Gusman, qui s'est enfui à mon approche.

D. L O P E Z.

Allons, l'amour et la jalousie vous troublent la cervelle !... Soyez les bien-venues, Mesdames. . .

N I G A U D I N O S.

Oui, des dames d'une drôle d'étoffe !

D. L O P E Z.

Je vais vous présenter à ma pupille.

N I G A U D I N O S.

Gardez-vous en bien ; elle serait dans de jolies mains.

D. L O P E Z.

Remettez-vous, Dom Nigaudinos. Entrez, mesdames.

N I G A U D I N O S.

Mais quand on vous dit que ces sorcières-là sont des Musiciens.

D. L O P E Z.

Ah ! ça, décidément il est fou.

N I G A U D I N O S.

Vous me le ferez devenir, c'est sûr. *( Tout le monde entre dans la maison. )*

## SCENE VIII.

*Le théâtre change et représente l'appartement de Léonora.*

L É O N O R A , seule.

Je meurs d'inquiétude. . . Mon tuteur est sorti pour aller attaquer Gusman ; il est accompagné de tous ses ser-

viteurs. Si le combat s'engage , si mon amant succombe ? ô ciel ! et c'est ce Nigaudinos dont les cris ont jeté l'alarme... Je crois qu'il me devient encore plus odieux... J'entends du bruit... Je desire et je tremble d'apprendre des nouvelles.

## SCENE IX.

LEONORA , D. LOPEZ.

LEONORA , *allant au-devant de D. Lopez.*

Eh bien , seigneur , qu'est-il donc arrivé ?

D. LOPEZ , *étonné.*

Arrivé ! rien que je sache , excepté les six duègnes qui vont me répondre de vous.

LEONORA.

Et Gusman ?

D. LOPEZ.

Encore Gusman ! Eh ! mademoiselle , on n'a point entendu parler de lui , depuis l'instant où je l'ai chassé de chez moi.

LEONORA.

Quoi ! vous ne l'avez point vu ?

D. LOPEZ.

Et où diable voulez-vous que je l'aie vu ?

LEONORA.

Ah ! je respire !

D. LOPEZ.

Croyez-vous que je sois aussi fou que vous et Dom Nigaudinos , qui , pour des motifs pourtant bien différens , croyait voir Gusman partout !.. Le voilà donc cet amant tendre , si fidèle , si entreprenant ! il n'a pas fait le moindre effort pour vous donner de ses nouvelles. Je jurerais qu'il ne pense pas même à vous... Ah ! Leonora , à votre place je serais indigné de sa conduite.

LEONORA.

Et moi , j'en suis enchantée.

D. LOPEZ.

Vous n'êtes pas difficile... Au reste , il savait trop bien que toutes ses tentatives échoueraient... Que sera-ce donc à présent que je viens de recevoir pour renfort ces six vertueuses personnes.

L E O N O R A .

En vérité, mon cher tuteur, vous allez me donner beaucoup d'amour-propre, m'inspirer une haute idée de mes moyens!... Tant de précautions contre moi! mais je commence à me croire un être bien dangereux.

D. L O P E Z .

Riez, riez, j'aime mieux pécher par excès que par défaut de prudence. J'entends qu'elles ne vous perdent pas de vue un instant, ni le jour, ni la nuit; et quoiqu'il ne soit pas dans l'usage qu'une duègne ne dorme jamais, je veux que quatre d'entr'elles, au moins, restent auprès de vous, et qu'on vienne toutes les heures me rendre compte de vos démarches et de vos gestes.

L E O N O R A .

Eh! que ne dites-vous aussi de mes pensées? Il est vrai que c'est inutile; je vous les explique assez franchement. Allons, me voilà prisonnière; mais ne croyez pas que je prenne l'air consterné d'une captive. Non, je veux toujours rire et chanter, quand je devrais rire de vous, et chanter mon ennui.

D. L O P E Z .

Oh! la jeune folle!

L E O N O R A .

Oh! le vieux fou!

D. L O P E Z .

Entrez, mesdames, entrez; vous avez entendu mes ordres. j'espère que vous vous y conformerez.

## SCENE X.

LEONORA, les six Duègnes, et ensuite GUSMAN.

L E O N O R A .

Eh bien! Mesdames, vous avez reçu les ordres de mon tuteur; je vais à mon tour vous faire part de mes dispositions. Préparez-vous à souffrir tout ce que votre emploi peut offrir de désagrémens, de contrariétés, de fatigues et de dégoûts. J'ignore quel prix D. Lopez a mis à vos services; mais si grand qu'il soit, vous mériterez davantage. . . Je vous préviens d'abord qu'il m'arrive souvent de donner à la fois dix ordres contradictoires, et que je veux être obéie à la minute. La nuit, je me lève dix fois pour aller promener dans le jardin; et, en pupille discrète et soumise, je serai la première à vous

forcer de m'accompagner toutes les six. . . Le jour, je fais quatre toilettes différentes, de deux grandes heures chacune. Ah, ah, ah, j'en ris d'avance! la jolie petite existence que vous allez avoir! . . Je veux dès-à-présent essayer vos talents. Allons, que la plus habile d'entre vous vienne me coëffer. (*Elle s'avance vers la toilette qui s'ouvre tout-à-coup ; Gusman en sort une couronne à la main ; il la pose sur la tête de Léonora. Les duegnes se changent en musiciennes.*) Que vois-je? Gusman! quel prodige!

G U S M A N.

O ma Leonora! Tu ne vois à tes pieds que tes esclaves, je m'honore d'en être le premier.

### SCENE XI.

Les précédens, N I G A U D I N O S.

N I G A U D I N O S, sans être vu.

Oh! mon dieu, qu'est-ce que c'est que ça? Encore Gusman, et un opéra avec lui? Allons chercher Don Lopez; il ne dira pas que j'ai la berlue, cette fois-ci.

L E O N O R A.

Explique - moi, Gusman, par quels moyens surnaturels?...

G U S M A N.

Ne m'interrogez pas, chère Leonora; jouissons des effets sans remonter aux causes.

N I G A U D I N O S.

Par ici, par ici, vous allez les voir. . .

L E O N O R A.

Nous sommes perdus; c'est Nigaudinos et mon tuteur. Qu'allons-nous faire?

G U S M A N.

Je n'en sais rien. Vous autres, vous savez sans doute le parti que vous avez à prendre. (*Les Génies font signe que oui.*)

L E O N O R A.

Je ne vois qu'un moyen. . . cache-toi dans ce coffre. Ils ne pousseront peut-être pas leurs recherches jusque-là. (*Gusman entre dans un coffre ; les Génies forment un groupe et s'engloutissent.*)

## SCENE XII.

LEONORA , GUSMAN , caché , NIGAUDINOS ,  
D. LOPEZ , et Serviteurs.

N I G A U D I N O S .

Oh ! je suis sûr de mon fait. Eh bien ! Où sont-ils donc ?

D. L O P E Z .

Savez-vous bien , Nigaudinos , que vos extravagances commencent à me lasser.

N I G A U D I N O S .

Mais je vous dis qu'à l'instant je viens de voir Gusman à ses pieds avec une mascarade complète. Que diable , j'ai de bons yeux : demandez plutôt à Lazarille.

D. L O P E Z .

Vous ne dites rien , Léonora ; où sont vos 6 duègnes ?

L E O N O R A .

C'était donc moi que vous aviez chargé de veiller sur elles ? Je croyais tout le contraire.

N I G A U D I N O S .

Ah ! bien oui , des duègnes ; il n'y en a pas plus que dessus la main ; elles se sont envolées aussi. En vérité , D. Lopez , il faut que le diable soit dans votre maison.

D. L O P E Z .

Je m'y perds.

N I G A U D I N O S .

Et moi je veux tout retrouver ou tout au moins Gusman... il n'a pas d'ailes lui... Je vais mettre toute la maison sans dessus dessous. Il n'échappera pas à mes recherches.

G U S M A N , dans le coffre.

Cherche.

N I G A U D I N O S .

Oui , je vais chercher , et je saurai bientôt où il peut être.

G U S M A N , de même.

Peut-être.

N I G A U D I N O S .

Il n'y a pas de peut-être là-dedans.

D. L O P E Z .

A qui en a-t-il donc ?

N I G A U D I N O S.

Et si je n'en viens pas à mon honneur, je vous permets de dire : Nigaudinos, tu n'es qu'un sot.

G U S M A N, *de même.*

Tu n'es qu'un sot.

N I G A U D I N O S.

Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Est-ce qu'il y aurait de l'écho dans cette chambre ?

D. L O P E Z, *voyant rire Léonora.*

De quoi riez-vous, mademoiselle ?

L E O N O R A.

Du talent que l'écho a de deviner.

N I G A U D I N O S.

Votre écho est bien mal élevé toujours.

D. L O P E Z.

Gusman est sans doute caché dans cet appartement ; si nous le découvrons, tremblez.

G U S M A N, *de même.*

Tremblez.

D. L O P E Z.

C'est sa voix : je n'en puis plus douter.... Cherchons partout, la voix m'a paru sortir. . .

G U S M A N, *de même.*

Ici.

N I G A U D I N O S.

Je gage qu'il est dans ce coffre.

D. L O P E Z, *l'ouvrant.*

Ah ! mon dieu, non ! (*Il se retourne et l'aperçoit.*)

N I G A U D I N O S.

Le voici. *On ouvre le coffre plusieurs fois ; il se trouve toujours vuide.* ) Vous croyez peut-être que c'est un coffre ? eh bien ! c'est une machine de magicien qui est faite.

G U S M A N, *de même.*

Qu'il est bête !

N I G A U D I N O S.

Comme un coffre.

D. L O P E Z.

Ma patience est à bout. . . Léonora, je vous somme de me dire si votre indigne amant est dans ces lieux ?

L É O N O R A .

Oui, mon cher Gusman est près de moi.

D. L O P E Z .

Quelle effronterie!... Découvrez-nous sa retraite, ou les traitemens les plus rigoureux...

L É O N O R A .

Je me ris de vos menaces.

D. L O P E Z .

Ah! c'en est trop!... Qu'on l'entraîne dans une des tours du château, jusqu'à ce qu'elle ait exécuté mes volontés. *(Aux valets.)* Obéissez. *(Au moment où ils vont saisir Léonora, Gusman sort du coffre.)*

G U S M A N .

Le premier qui approche est mort.

N I G A U D I N O S .

Je savais bien, moi, qu'il était dans le coffre.

D. L O P E Z , à ses valets.

Emparez-vous de cet audacieux.

*(Un combat s'engage, Gusman est enveloppé, accablé par le nombre; il est désarmé.)*

N I G A U D I N O S .

Nous le tenons enfin... J'étais bien sûr que je finirais par en venir à bout.

G U S M A N .

Lâche! tu n'a pas osé me disputer tête-à-tête la main de Léonora.

L É O N O R A .

Cher Gusman, le sort nous a trahis; mais mon cœur est plus juste que le ciel.

D. L O P E Z .

Enfermez-le dans une tour opposée à celle où je vous ai ordonné de conduire Léonora. Bientôt je déciderai de son sort. *(On entraîne Gusman et Léonora; ils s'échappent, se précipitent l'un vers l'autre: on les saisit de nouveau.)*

## SCENE XIII.

*Le Théâtre change, et représente un grand mur d'airain où sont enfermés Gusman et Léonora; on les voit à travers les barreaux des fenêtres.*

GUSMAN, LÉONORA.

L É O N O R A .

Mon cher Gusman, rendons grâce à mon tyran, qui

ne nous a point envié le plaisir de nous voir et de nous parler.

G U S M A N .

O Léonora , vous êtes prisonnière , malheureuse , et moi seul j'en suis cause! . . . Cette idée m'est plus affreuse que mes propres douleurs.

L É O N O R A .

Dois-je me plaindre , quand je souffre pour Gusman et avec lui ?

G U S M A N .

Ce n'était donc que pour me faire sentir avec plus d'amertume les maux qui m'attendaient , que le destin avait semblé me sourire un instant ! . . . Génie barbare et perfide , tu n'as voulu que t'amuser à mes dépens . . . Où est l'effet de tes belles promesses ? . . . Va , je ne me reproche que ma folle crédulité.

U N E V O I X .

Arrête , Gusman , tu vas voir comme je punis les ingrats  
( *Un petit char , à six roues , riche qu'élégant , traverse le théâtre  
Un bruit souterrain se fait entendre , le mur d'airain disparaît , un nuage magnifique recueille et enlève les deux amans .* )

Fin du premier Acte

---

## A C T E II .

*Le Théâtre représente un jardin , un bosquet dans le fond.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

G U S M A N , L É O N O R A .

L É O N O R A .

En vérité , mon cher Gusman , je commence à croire que vous êtes un peu sorcier . . . Sans doute vous me donnerez votre secret ?

G U S M A N .

Des secrets , ma Léonora , il n'en est qu'un seul : lequel j'attache quelque prix ; c'est celui de vous plaire.

L É O N O R A.

Une galanterie n'est pas une reponse.

G U S M A N.

Souvent elle en tient lieu.

L É O N O R A.

Pas avec moi. Depuis quelques heures, je vole de surprise en surprise... Tout ce qui vous arrive me paraît sur-naturel, et vous n'en semblez pas étonné ?

G U S M A N.

J'ai mes raisons pour cela.

L É O N O R A.

C'est à-dire que votre confiance en moi ne va pas jus-que là...

G U S M A N.

Quelle injustice ! Léonora peut-elle croire que j'eusse un secret pour elle, si ce secret était le mien ?

L É O N O R A.

Le vôtre ou celui ?... Ah ! pardon, Gusman... Je suis femme. . . .

G U S M A N.

Notre bonheur dépend de ma discrétion.

L É O N O R A.

Je ne saurai donc rien ?... Voilà un bonheur acheté bien cher.

G U S M A N.

Pouvons nous trop payer celui d'être l'un à l'autre !

L É O N O R A.

Eh bien ! je ne vous interroge plus. J'ai plus d'amour que de curiosité.

G U S M A N.

Jouissons de la tranquillité que nous offre un asile. . . . J'avais bien jugé mon ami Gonzalès, quand je résolus de me réfugier dans son château. . . . Mais le voici.

## SCENE II.

Les Précédens, GONZALÈS.

G U S M A N.

Mon cher Gonzalès, je m'entretenais avec Léonora de la reconnaissance que nous vous devons.

G O N Z A L È S.

De la reconnaissance!... Que dites-vous, Gosman? Je ne vous aurais jamais pardonné de confier à un autre le trésor que vous possédez... L'amour ne doit-il pas trouver un asile sur les terres de l'amitié.

L É O N O R A.

Je crains, généreux Gonzalès, que notre visite ne vous en attire d'autres plus importunes encore pour nous que pour vous-même... Mon tuteur et son spirituel de protégé ne manqueront pas de courir sur nos traces, et bientôt peut-être vous serez obligé de recevoir cette ennuyeuse compagnie.

G O N Z A L È S.

Croyez que l'accueil qui les attend sera bien différent de celui que je vous ai fait; mais l'essentiel est de ne pas nous laisser surprendre, et je vais poster sur toutes les avenues du château de vigilantes sentinelles... Permettez que je vous quitte pour donner des ordres, et vous faire servir dans ce bosquet une collation dont vous avez besoin.

G U S M A N.

Excellente ! . . . Une collation viendrait fort à propos. *(A ces mots, une petite table ronde se couvre d'une délicieuse collation.)*

## SCENE III.

LÉONORA, GUSMAN, ensuite NIGAUDINOS.

G U S M A N.

Après le bonheur de posséder une maîtresse comme Léonora il n'en est pas de plus doux que celui d'avoir un ami comme Gonzalès

L É O N O R A.

Je ne sais quel pressentiment empoisonne le plaisir que je devrais goûter.

N I G A U D I N O S.

Je gagerais tout l'esprit j'ai, que c'est dans ce château qu'ils se sont réfugiés.

L É O N O R A.

J'ai toujours devant les yeux ce Nigaudinos.

N I G A U D I N O S.

On a prononcé mon nom... Oh! mon dieu, les voilà dans ce bosquet! . . . à table. . . ils ne se gênent pas. . .

Ils boivent , ils mangent , pendant que moi j'ai une faim  
et une soif. . . .

G U S M A N :

J'aperçois mon rival.

N I G A U D I N O S .

Allons chercher du renfort.

G U S M A N .

Alte-là , mon brave !

N I G A U D I N O S .

Allons , me voilà bloqué.

G U S M A N .

C'est donc vous qui persécutez Léonora ?

N I G A U D I N O S .

Montrons du cœur , si cela se peut. (*haut*) C'est donc  
vous qui me l'enlevez , malgré les promesses de son tuteur.

G U S M A N .

Je suis charmé de vous rencontrer face-à-face.

N I G A U D I N O S .

Ah ! face-à-face , je suis plus en face que vous d'abord.

G U S M A N .

L'occasion est belle , disputons-la.

N I G A U D I N O S .

Je n'aime pas les disputes.

L É O N O R A .

Ah ! Gusman , que prétendez-vous faire ?

G U S M A N .

Je veux lui couper une oreille.

N I G A U D I N O S .

La belle avance ! vous n'en'aurez pas trois.

G U S M A N .

Je vois bien que vous n'êtes qu'un sot et un lâche.

N I G A U D I N O S .

Doucement , je n'aime pas les mots à double entente....  
Et si je me fâche une fois. . . .

G U S M A N .

Défends-toi.

L É O N O R A .

Oh ! Ciel !

G U S M A N.

Défends-toi, te dis-je.

N I G A U D I N O S.

Allons. . . . ( *Il tire son épée. . . . Au lieu de lame c'est une grande plume de dindon.* )

L É O N O R A.

Que vois-je! Une plume de dindon!

N I G A U D I N O S.

Laissez donc, c'est une épée de famille. . . . Ah! mon Dieu, c'est une plume! . . . Il y a de la sorcellerie là dessous. . . . Fi! que c'est traître! . . . Vous êtes bienheureux de ce tour-là, pour sûr il serait arrivé un malheur.

L É O N O R A *riant*

Il est terrible.

N I G A U D I N O S.

C'est que je suis une fière lame, allez, demandez plutôt à Lazarille. . . . Ah! il n'y est pas. . . . C'est égal.

G U S M A N.

Je suis d'avis de le garder en ôtage.

L É O N O R A.

Et qu'en ferons-nous!

G U S M A N.

Fuis donc malheureux!

N I G A U D I N O S.

Fuir! . . . C'est bon pour un lâche. . . . Je vais me sauver, à la bonne heure; mais je reviendrai bientôt suivi de votre tuteur, vous conquérir les armes à la main.

( *Il sort en courant, et agitant sa plume.* )

## SCENE IV.

L É O N O R A , G U S M A N .

L É O N O R A .

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à être poursuivis.

G U S M A N .

Rassurez-vous, Léonora; on n'osera point employer la violence; et d'ailleurs Gonzales saura défendre ses hôtes comme il a su les accueillir.

N I G A U D I N O S *dans la coulisse.*

Dom Lopez, Lazarille, par ici,

LÉONORA.

J'aperçois mon tuteur.

GUSMAN.

Cachons-nous derrière cette charmille, d'où nous pourrons facilement lui échapper. (*Ils se cachent.*)

## SCENE V.

NIGAUDINOS, D. LOPEZ, LAZARILLE.

NIGAUDINOS.

C'est là qu'ils étaient assis.

D. LOPEZ.

Je ne les vois point.

NIGAUDINOS.

Pardine, ils auront décampé. . . . C'est qu'aussi vous êtes d'une lenteur! . . . Ah! si vous étiez leste comme moi! . . . C'est que, tel que vous me voyez, je ne crains pas un cheval de course.

D. LOPEZ.

Mais vous êtes bien sûr d'avoir vu Gusman et Léonora?

NIGAUDINOS.

Si j'en suis sûr? Non, je n'ai pas de bons yeux! . . . . Il sont trop petits . . . . A telles enseignes que voilà encore le déjeuner qu'ils entamaient d'une jolie force. Si vous m'en croyez, nous allons achever ce qu'ils avaient si bien commencé.

D. LOPEZ.

Comment! dans un pareil instant vous pensez à déjeuner?

NIGAUDINOS.

Ce n'est pas moi qui y pense, mais mon estomac ne perd pas la tête. . . . J'ai une faim terrible.

D. LOPEZ.

Au lieu de courir sur les traces de votre future. . . .

NIGAUDINOS.

Oui; courir à jeun, c'est restaurant.

D. LOPEZ.

Vous devriez rougir!

NIGAUDINOS.

Et de quoi donc? D'avoir faim. . . . Est-ce qu'il n'est

pas permis d'avoir faim dans votre société ? . . . moi , il faut que je mange , ça me donnera du cœur ; d'ailleurs , de père en fils nous avons toujours mangé dans ma famille. Allons , papa , mettons-nous à table.

D. L O P E Z.

Non , non , la colère m'a ôté l'appétit.

N I G A U D I N O S.

Eh bien ? c'est tout le contraire ; elle m'en donne un terrible à moi ! viens , Lazarille , tu verseras à boire. ( *Au moment où il s'approche de la table , elle disparaît et se change en un énorme géant qui les poursuit. Ils se sauvent.* )

## SCÈNE VI.

*Le théâtre change , et représente la façade du château.*

LEONORA , GUSMAN , GONZALES , ensuite  
NIGAUDINOS , DOM LOPEZ , LAZARILLE.

G O N Z A L E S.

Je gagerais qu'ils courent encore . . . Rassurez-vous donc belle Léonora ; entrons au château , et soyez sûre que votre Lopez et votre Nigaudinos sont bien loin d'ici.

N I G A U D I N O S.

( *Qui les a vu entrer et qui a entendu les derniers mots.* )

Pas si loin , pas si loin ! . . . Ah ! vous me payerez le déjeuner que ce grand escogrif est venu me souffler . . . J'étais dans de si bonnes dispositions ! . . . pour le coup , ils ne m'échapperont pas . . . Je ne bouge pas d'ici , de peur qu'ils ne s'écartent encore . . . Je suis là , solide au poste , comme une borne . . . Justement j'aperçois D. Lopez et Lazarille ! . . . Pfit ? Pfit ? Pfit ? . . . Arrivez donc ? arrivez ?

D. L O P E Z.

Quelle nouvelle ?

N I G A U D I N O S.

Chut !

L A Z A R I L L E.

Qu'est-ce ?

N I G A U D I N O S.

Chut !

D. L O P E Z.

Expliquez-vous donc ?

N I G A U D I N O S.

Chut donc !... Ne m'interrompez pas :

L A Z A R I L L E.

Et vous ne dites rien.

N I G A U D I N O S.

C'est égal , laissez-moi parler . . . Nous les tenons :

D. L O P E Z.

Où sont-ils ?

N I G A U D I N O S.

Là-dedans . . . Je viens de les voir entrer par cette porte.

D. L O P E Z.

C'est peut-être encore quelque nouvelle vision.

N I G A U D I N O S.

Savez-vous bien que vous me ferez devenir bête avec vos visions ? . . . Quel diable ! je ne suis pas aveugle... Je vous vois , Lazarille . . . Je vous vois , tel que vous êtes . Vous êtes vieux , vous êtes chauve , vous êtes laid .

D. L O P E Z.

L'impertinent !

N I G A U D I N O S.

Eh ! non ; c'est pour vous prouver que je ne suis pas aveugle . [ *Il aperçoit Gusman et Léonora au balcon.* ] Tenez , voyez vous-même : ai-je la berlue ?

D. L O P E Z.

Ah ! ciel , les voilà !

N I G A U D I N O S.

Eh non ! c'est une vision.

D. L O P E Z.

La colère me suffoque.

G U S M A N.

Apaisez-vous , seigneur Lopez.

D. L O P E Z.

Taisez-vous , infâme ravisseur ; et vous , pupille rebelle . . .

L E O N O R A.

Moi , rebelle ! Ah ! mon cher tuteur , je suis prête à donner toutes les preuves de ma soumission : ordonnez-moi d'épouser Gusman , vous verrez avec quelle docilité je vous obéirai .

## LE PIED DEMOUTON ,

N I G A U D I N O S .

Non , mademoiselle , c'est moi qui..

D. L O P E Z .

Descendez , c'est moi qui vous le commande.

L É O N O R A .

L'amour me le défend.

D. L O P E Z .

Eh ! que tardons-nous ? Lazarille , aide-moi à enfoncer cette porte.

N I G A U D I N O S .

Eh bien ! montons à l'escalade ; vous allez voir comme je grimpe. ( *D. Lopez et Nigaudinos montent sur l'appui des fenêtres du rez-de-chaussée , pour atteindre Léonora et Gusman ; mais soudain ils sont enlevés au premier étage , et les deux amans portés à leur place. Tableau.* )

## SCENE VII.

( *Le théâtre représente une campagne. Sur le devant de la scène , à gauche de l'acteur , est la porte d'entrée d'une maison bourgeoise.* )

LÉONORA , GUSMAN , GONZALÈS.

G O N Z A L È S , riant.

Ah ! vous ne pouvez pas vous faire une idée de leur effroi . . . Nigaudinos , sur-tout , m'a soutenu que mon château était enchanté . . . et je n'en serais pas surpris , l'amour y est entré avec vous ; il n'est pas de plus habile magicien . . . J'ai feint de vouloir les retenir ; mais ils sont descendus promptement.

G U S M A N .

Pas si promptement qu'ils étaient montés.

G O N Z A L È S .

Ils ont parlé de vengeance , d'hommes armés , d'enlèvement. Enfin , j'ai cru que vous seriez mieux dans cette maison simple et commode , où vous pourrez échapper à leurs recherches , jusqu'à ce que tout soit prêt pour votre hymen.

L É O N O R A .

Que de peines ! que d'embarras nous vous causons !

G O N S A L È S.

Ne m'enviez pas le plaisir de payer à l'amitié un tribut aussi léger... comme il est essentiel de ne pas nous laisser surprendre ; en attendant , madame , venez prendre possession de votre nouveau domicile. (*Ils entrent.* )

## SCENE VIII.

L A Z A R I L L E.

*Ayant vu entrer les personnages précédens dans la maison.*

Béni soit le hazard qui m'a conduit sur les pas de nos fugitifs... Ah ! j'a perçois nos deux chevaliers , faisons leur part de nos découvertes.

## SCENE IX.

D. LOPEZ , NIGAUDINOS , LAZARILLE.

D. L O P E Z.

Eh ! bien , Lazarille , quelle nouvelle ?

L A Z A R I L L E.

Votre armée est-elle prête ?

D. L O P E Z.

Oui , j'ai caché à quelques pas d'ici des hommes sûrs , qui accourront au premier signal.

L A Z A R I L L E.

Voici la forteresse , il faut faire le siège.

N I G A U D I N O S.

Comment ?

L A Z A R I L L E.

L'ennemi est là.

D. L O P E Z.

Ils sont là ?

L A Z A R I L L E.

J'ai vu entrer la garnison.

N I G A U D I N O S.

Tu les as vus ?... Ah ! mon cher Lazarille , que d'obligations je t'ai ! quelle récompense pourrai-je !

L A Z A R I L L E.

Ah ! monsieur. . .

N I G A U D I N O S.

Dès que nous serons de retour dans son château , fais moi ressouvenir de te promettre quelque chose.

D. L O P E Z.

Faisons nos dispositions pour l'attaque.

N I G A U D I N O S.

Oui, attaquons, mais prudemment. . . parce que la prudence fait... que si... le courage dans un danger. . . dont la témérité... Il ne faut pas se jeter dans la gueule du loup.

D. L O P E Z.

Commençons par bloquer la maison... Lazarille, vas chercher notre renfort.

N I G A U D I N O S.

C'est bien dit. . . Je suis pour le blocus ; il n'y a pas de risque : et puis un peu plutôt , un peu plus tard , nous les aurons toujours quand ce ne serait que par famine... Moi je me charge de lui couper les vivres.

( Lazarille entre avec des hommes armés. )

Ah ! ça, vous autres, attention au commandement. . . Par flanc droite à gauche. . . Non , ce n'est pas ça mettez-vous... Quel diable, vous savez bien comment il faut vous mettre... Et sur-tout n'oubliez pas un mot de ce que je viens de vous dire.

## SCÈNE X.

Les Précédens, G O N Z A L È S.

G O N Z A L È S.

Messieurs , que signifient tous ces préparatifs , et de quel droit cernez vous ma maison ?

D. L O P E Z.

Et de quel droit vous, donnez-vous un asyle à une pupille qui se soustrait à l'autorité légitime de son tuteur.

N I G A U D I N O S.

A une petite obstinée , qui refuse un joli garçon comme moi.

G O N Z A L È S.

Je n'ai pas de compte à vous rendre ; je suis maître chez moi.

N I G A U D I N O S.

Oh ! je dis ça... C'est une question. On reprend son bien où on le trouve. Ah ? c'est que je sais raisonner , moi ; demandez plutôt à Lazarille.

G O N Z A L È S.

Je vous somme de vous retirer.

N I G A U D I N O S.

Qu'est-ce que c'est ? Je vous somme?... Nous ne sommes pas des gens à sommer, entendez-vous?... Rendez-nous Léonora.

## SCENE XI.

Les Précédens, GUSMAN, *tenant son épée d'une main, et Léonora de l'autre.*

G U S M A N.

Vous rendre Léonora ? Vous ne l'aurez qu'avec la vie.

N I G A U D I N O S.

Allons, mes amis, montrez-vous !... Moi je m'empare de la porte, pour qu'ils ne sortent pas.

D. LOPEZ, *à ses affidés.*

Saisissez-vous de Léonora.

*(Ici un combat s'engage ; Gusman et Gonzalès résistent long-tems à la troupe qui les attaque ; enfin, accablés par le nombre, ils sont séparés de Léonora, qu'on saisit et entraîne ; Nigaudinos tourne avec la porte.)*

## SCENE XII.

*Le théâtre change et représente un appartement de la maison de D. Lopez ; un cabinet à gauche de l'acteur ; une toilette au côté opposé, plusieurs tableaux, et un grand chapeau sur la toilette ; une table et deux flambeaux, dont les bougies sont allumées.*

## SCENE XIII.

D. LOPEZ, NIGAUDINOS, LAZARILLE,  
LÉONORA.

N I G A U D I N O S.

Ah ! nous vous tenons à présent, petite ingrate !

L É O N O R A.

Gusman vit-il encore ?

32 LE PIED DE MOUTON ,

N I G A U D I N O S .

Sûrement, il vit encore, et moi aussi.

L É O N O R A .

En ce cas, vous ne tenez rien.

N I G A U D I N O S .

Comptez sur lui... Il est bien loin... Je n'ai plus peur de ses sorcelleries. Il ne me fera plus faire le moulinet après une porte, comme un soleil d'artifice.

D. L O P E Z .

Toutes nos précautions sont prises, et s'il approche à cinq cents pas de cette demeure...

L É O N O R A .

Bientôt, je l'espère, il sera près de moi.

N I G A U D I N O S .

Vous croyez ça... Parce qu'il a fait des pactes avec un esprit malin; mais, patience, demain vous serez ma femme; et pour vous garder, je vais apprendre la magie noire, et la magie blanche.

L A Z A R I L L E .

Ah! monsieur, la magie des époux n'est pas de ces couleurs-là.

D. L O P E Z .

Léonora, entrez dans cette chambre, qui doit vous servir d'appartement.

N I G A U D I N O S .

Oui. Entrez, mademoiselle.

L É O N O R A , *souriant.*

C'est-à-dire que vous prétendez m'emprisonner.

N I G A U D I N O S .

Ah! pour qui nous prenez-vous?... Vous emprisonner!... Jamais... Jamais... Nous voulons seulement vous mettre dans un endroit d'où vous ne puissiez pas sortir.

L É O N O R A .

Oui, je vais entrer dans cette chambre, pour penser à celui que je ne cesserai jamais d'aimer.

N I G A U D I N O S .

Laissez donc, quand vous me connaîtrez.

L É O N O R A .

Et persuadez-vous bien que l'amour et la constance triomphent de tous les obstacles (*Elle entre dans le cabinet.*)

## SCÈNE XIV.

DOM LOPEZ, NIGAUDINOS, LAZARILLE.

D. LOPEZ.

Bah ! bah ! paroles en l'air que tout cela.

NIGAUDINOS.

Ah ! la voilà coffrée ! ... A présent , nous pouvons nous aller coucher.

D. LOPEZ.

Vous coucher ! vous n'y pensez pas.

NIGAUDINOS.

Oh ! que si , j'y pense . . . J'en ai une fière envie . . . Je suis tout moulu . Si vous aviez fait la route comme moi pendant un quart-d'heure ! . . . Ecoutez donc , ou n'est pas de fer.

D. LOPEZ.

Et qui donc restera en sentinelle à la porte de cette chambre ?

NIGAUDINOS.

Ah ! Lazarille , je t'en prie , mon ami , rends-moi ce service-la.

LAZARILLE.

Oh ! mon cher maître , dieu m'en garde ? S'il arrivait quelqu'accident , vous ne me le pardonneriez jamais , je serais un homme mort.

D. LOPEZ.

Effectivement , il est bien plus convenable que ce soit vous qui vieilliez sur votre future épouse . . . Une mauvaise nuit est bientôt passée.

NIGAUDINOS.

Ça vous est bien aisé à dire.

D. LOPEZ.

Demain dès le matin , j'enverrai chercher le notaire , et votre mariage se fera sur-le-champ.

NIGAUDINOS.

Cui , je serai un joli garçon après une nuit comme ça.

D. LOPEZ.

Bonsoir , mon cher Nigaudinos.

LAZARILLE.

Bonne nuit , mon cher maître.

NIGAUDINOS.

Comment , vous allez me laisser seul ?

D. L O P E Z.

Est-ce que vous auriez peur ?

N I G A U D I N O S.

Peur ! ah ! mon dieu , non ! . . . C'est que j'aime la société ?

D. L O P E Z.

A demain . . . ( *Dom Lopez et Lazarille sortent.* )

N I G A U D I N O S.

Eh bien ! les voilà partis ! . . . Dites donc , envoyez-moi donc à souper au moins.

## SCENE XV.

N I G A U D I N O S *seul.*

Là , me voilà tête-à-tête avec moi-même . . . Ah ! mon dieu , mon dieu , que de peine ! que de fatigue pour épouser une fille qui ne veut pas de vous ! . . . Je tombe de faim et de sommeil. Tâchons de dormir , ça me fera oublier de manger . . . Qui dort soupe . . . Plaçons cette bergère devant la porte du cabinet . . . On ne sortira pas sans m'éveiller . . . Ce que c'est que d'avoir de l'imagination ! . . . Visitions par-tout ; il y a peut-être quelque sorcier caché ici ( *Il visite tout , et aperçoit les tableaux.* ) Tiens , toutes ces figures , qu'elles sont laides ! Ce sont peut-être des tableaux de famille de Dom Lopez , oh ! oui , ce sont les portraits de ses descendants ! . . . allons , je suis on ne peut pas plus seul ! . . . Couchons-nous. ( *Il s'étend dans la bergère.* ) Je vais dormir de bon appétit. ( *Il baille , les figures baillent avec lui.* ) Ah ! mon dieu ! . . . Qu'est-ce que c'est que ça , les portraits qui baillent . . . Ils s'ennuyent peut-être d'être depuis si long-tems à la même place. Peut-être bien aussi que j'ai la vue trouble ; voyons . . . ( *Il baille , les portraits baillent plus fort.* ) Ah ! c'est de bon. Si on n'était pas brave pourtant , il y aurait de quoi trembler. Si je pouvais dormir du moins , je ne verrais plus tout ça . . . C'est bien dit , dormons. ( *Il souffle une bougie , puis l'autre : la première se rallume. Ce jeu se repète plusieurs fois.* ) Ah ! ça , est-ce que le diable est encore dans les bougies ? ( *Il parvient à les éteindre.* ) Ah ! voilà le diable éteint. ( *Les bougies se rallument* ) Toujours de la magie . . . Ah ! si j'osais comme j'aurais peur ! . . . Je sais bien ce que je vais faire , moi ; je vais dormir tout éveillé . . . Oui , je veux me coucher tout debout . . . Justement , voilà une lance , je vais me mettre en faction , et le premier qui me taquinera , homme , sorcier , démon , je vous

Pembroche comme une allouette : zig zag ! ( *Il s'escrie avec la lance, de laquelle il sort une fusée :* ) Allons, quel que diabolin qui s'est lancé dans la lance ... Que c'est guignonnant d'avoir affaire à des esprits !... Il y a de quoi perdre le peu qu'on en a... Que je voudrais déjà être à ce matin, pour conduire Léonora à l'autel ... Dieu ! comme elle sera belle, bien parée... Tiens, voilà peut-être le chapeau qu'elle mettra !... Comme ça doit vous rendre gentil, un chapeau comme ça ! ( *il place sur sa tête le chapeau, qui se change en un gros ballon ; Nigaudinos est enlevé.* ) Aie, aie, au secours, v'là que je m'envole !

( *Lazarille et D. Lopez accourent à ses cris. Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit Gusman et Léonora sur un char aérien qui traverse le théâtre dans une direction opposée à celle du ballon qui enlève Nigaudinos ; Tableau.* )

Fia du second Acte.

---

### A C T E III.

---

( *Le Théâtre représente une campagne.* )

#### SCÈNE PREMIÈRE.

D. LOPEZ, LAZARILLE, et plusieurs Paysans regardant en l'air, et cherchant à découvrir le ballon de Nigaudinos.

D. LOPEZ, une lorgnette à la main.

Lazarille, ne vois-tu rien ?

LAZARILLE.

Non, monsieur, et vous ?

D. LOPEZ.

Ni moi non plus... Attends donc... je crois apercevoir ; non, non, ce n'est rien... Ah ! ce pauvre Nigaudinos, quel voyage il fait là... Mes amis, regardez de tous vos yeux, je récompenserai celui qui le découvrira le premier.

LAZARILLE.

Mon pauvre maître ! se voir enlever comme un cerf-volant ! Monsieur, monsieur, je vois tout là-bas quelque chose de noir... c'est peut-être lui.

D. LOPEZ.

Où donc ça ?

L A Z A R I L L E.

Tenez. Là , sur la gauche... C'est D. Nigaudinos.

D. L O P E Z.

Imbécile! c'est un corbeau!

L A Z A R I L L E.

Un corbeau! le chagrin me trouble la vue.

L E S P A Y S A N S.

Le voilà! Le voilà!

D. L O P E Z et L A Z A R I L L E.

C'est lui-même.

L A Z A R I L L E.

Oh! comme il dégringole.

*(Nigaudinos descend avidement, et tombe derrière les rochers. Mouvement général d'effroi.)*

D. L O P E Z.

Volez à son secours... Ah! mon dieu, il se sera peut-être cassé quelque chose.

*(Lazarille et quelques paysans ramènent Nigaudinos qu'ils soutiennent.)*

D. L O P E Z.

Ah! mon cher ami!

L A Z A R I L L E.

Mon cher maître!

D. L O P E Z.

Vous ne vous êtes pas tué, n'est-ce pas?

L A Z A R I L L E.

N'avez-vous rien de rompu?

N I G A U D I N O S.

Je ne crois pas, excepté les reins... Aie! Aie!..

L A Z A R I L L E.

S'il avait eu un parachute, au moins?

N I G A U D I N O S.

Malgré ça, je ne suis pas fâché de mon voyage... J'ai vu de si belles choses.

D. L O P E Z.

Qu'avez-vous donc vu?

N I G A U D I N O S.

J'ai vu...

LES PAYSANS.

Chut ! écoutons.

N I G A U D I N O S.

J'ai vu la terre pas plus grosse qu'une noisette ; et puis après j'ai vu que je ne voyais plus rien. . . tantôt j'avais froid , tantôt j'avais chaud. . . Voilà que sans débrider j'arrive à la lune.

LES PAYSANS.

Il a vu la lune

N I G A U D I N O S.

Oui , j'ai vu la lune , mon gas , et de bien près encore ! je gigotais. . . je gigotais pour mettre pied à terre ; mais ce diable de ballon , qui n'entendait ni rime ni raison , montait toujours , comme si on l'avait payé pour ça.

L A Z A R I L L E.

Les habitans de la lune devaient être bien étonnés ?

N I G A U D I N O S.

Les lunatiques ? ah ! je t'en réponds. Ils ouvraient tous des grands yeux : oh ! quand je dis tous , il y en avait qui n'en ouvraient que de petits. Ils me parlaient un baragouin que je n'entendais pas. . . Tout à coup , voilà le vent qui change ; je laisse la lune à main gauche , et je suis jeté au milieu d'un tas de planètes , d'étoiles , de comètes qui semblaient jouer à la climisette. . . Les comètes avaient des queues . . . des queues. . . ah ! quelles queues ! Enfin du train que j'allais , je ne pouvais manquer d'aller souper dans le soleil , si un petit oiseau , pas plus gros qu'une maison , ne fut venu donner un coup de bec dans mon bonnet. A peine eut-il fait brèche , que je me suis mis à descendre aussi vite que j'étais monté , et je descendrais encore , si ces rochers ne s'étaient pas trouvés-là pour me retenir.

D. L O P E Z.

Voilà un fameux voyage.

N I G A U D I N O S.

Sûr : et pas long pourtant.

L A Z A R I L L E.

Il faut en faire imprimer la relation.

N I G A U D I N O S.

Je n'y manquerai pas.

D. L O P E Z.

On ne voudra peut-être pas vous croire ?

N I G A U D I N O S.

Oh bien ! ceux qui ne voudront pas me croire , je leur dirai d'y aller voir.

L A Z A R I L L E.

En route, vous n'avez rencontré ni M. Gusman, ni mademoiselle Léonora.

N I G A U D I N O S.

Oh! mon dieu, non : ils n'ont pas osé me suivre.

D. L O P E Z.

J'ai mis du monde à leur poursuite, et sans doute nous aurons bientôt de leurs nouvelles; mais, vous, mon cher, vous devez avoir besoin de repos.

N I G A U D I N O S.

Je vous en réponds, je suis tout moulu; j'ai tant pris d'exercice aujourd'hui. . . j'aurai une courbature.

D. L O P E Z.

Mes amis, vous voyez que ce pauvre jeune homme peut à peine se remuer; rendez-moi le service de le reconduire jusque chez moi, dans cette voiture qui se trouve-là fort à propos, je payerai vos peines.

U N P A Y S A N.

Ben volontiers, not' bourgeois: je ne demandons pas mieux que de rendre service, sur-tout quand il y a de l'argent à gagner.

N I G A U D I N O S.

La bonne idée que vous avez eue là. Il faudra me faire bassiner mon lit avec du sucre, çà délasse: demandez plutôt à Lazarille.

D. L O P E Z.

Ne vous inquiétez pas, mon ami; on aura soin de vous.

N I G A U D I N O S.

Je ne souffrirai point que vous alliez à pied; montez donc, et toi aussi, Lazarille; il y a de la place dans ma voiture. (*Dès qu'ils sont placés, la charrette se change en une loge grillée comme celle où l'on enferme les animaux féroces. Étonnement des paysans. Tableau.*)

## SCENE II.

(*Le théâtre change et représente les forges des Cyclopes se mettant à l'ouvrage. Vulcain préside aux travaux. Nigaudinos paraît au milieu de quatre Cyclopes.*)

VULCAIN, NIGAUDINOS, 4 CYCLOPES.

U N C Y C L O P E.

Puissant dieu des Cyclopes!. nous vous amenons ce mortel téméraire que nous avons trouvé rodant autour de cette sombre demeure.

MÉLODRAME.

59

V U L C A I N .

Qui es-tu ?

N I G A U D I N O S .

Dom Niaiso Sottinez, J. Godichas de Nigaudinos.

V U L C A I N .

Voilà de bien beaux noms.

N I G A U D I N O S .

Ce sont ceux de votre petit serviteur.

V U L C A I N .

D'où sors-tu ?

N I G A U D I N O S .

Je sors de cage. . .

V U L C A I N .

Que veux-tu dire ?

N I G A U D I N O S .

Ou bien je tombe des nues.

V U L C A I N .

Tu railles, je crois.

N I G A U D I N O S .

Ah ! pour ça non. . . Je n'en ai pas la moindre envie.

V U L C A I N .

Allons, approche ; tu vois que je te parle avec douceur.

N I G A U D I N O S .

C'est que vous avez une douceur à faire trembler.

V U L C A I N .

Que cherche tu dans ces environs ?

N I G A U D I N O S .

Je cherche mon chemin et ma future.

V U L C A I N .

Je lui crois la tête un peu timbrée.

N I G A U D I N O S .

On l'aurait à moins ; il vient de m'arriver coup sur coup une pacotille d'aventures. . . Mais d'aventures. . . Enfin, mon entrée ici est la moins extraordinaire.

V U L C A I N .

Fais m'en le récit, elles m'amuseront.

N I G A U D I N O S .

Oh bien ! elles ne m'ont point amusé, moi... D'abord, j'aime une fille qui ne veut pas de moi.

V U L C A I N.

Jusque-là il n'y a rien de bien étonnant.

N I G A U D I N O S.

Oh ! si fait... et puis . un géant au lieu de déjeuner ; grimper un étage sans me remuer ; faire le moulinet après une porte ; voir des portraits qui baillent , monter jusqu'à la lune ; tomber à tête ou pile sur des rochers ; être enfermé dans une loge comme un ours du Bengale : ce n'est peut être pas étonnant tout ça.

V U L C A I N.

Ah ! je commence à comprendre... Ton rival est sans doute protégé par un génie qui s'amuse à tes dépens.

N I G A U D I N O S.

C'est ça même... Il a un génie, et moi qui n'ai pas de génie, ça fait que la partie n'est pas égale, et que je suis toujours le dindon de l'affaire.

V U L C A I N.

Eh ! bien, je veux te protéger.

N I G A U D I N O S.

Bien obligé, monsieur le... le... Je ne sais pas trop ce qu'il est... Monsieur le serrurier.

U N C Y C L O P E.

Impertinent !

N I G A U D I N O S.

Pardon, monsieur, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler.

V U L C A I N.

Je suis le dieu et le chef des forgerons.

N I G A U D I N O S.

C'est un fort joli métier.

V U L C A I N.

Je veux te faire un présent.

N I G A U D I N O S.

Vous êtes trop honnête... Il ne faut pas vous gêner.

V U L C A I N.

Tu ne me paraîs pas d'une bravoure à toute épreuve.

N I G A U D I N O S.

Dame, voyez-vous, ça dépend ; il y a des jours pour ça. Et puis à quoi sert la bravoure contre un génie.

V U L C A I N.

On va te forger un glaive et un bouclier, qui te rendront invincible.

N I G A U D I N O S.

Invincible, c'est ça même... Ah! vous verrez comme je vais être brave quand je serai sûr de n'avoir rien à craindre.

V U L C A I N.

Forgez ces armes de la meilleure trempe, et tâchez de les rendre, s'il se peut, supérieures à celles que nous avons données à tant de héros... Vous, égayez ce mortel par vos jeux et par vos danses.

N I G A U D I N O S.

Là... Qui aurait jamais cru, sous ces mines rébarbaratives, trouver des gens aussi polis.

V U L C A I N.

Approche.

*(Les Cyclopes, armés de marteaux, exécutent des danses; les autres forgent. Effets d'artifice imitant les étincelles; le glaive estapprété.)*

Armé de ce glaive, tu porteras la terreur parmi tous tes ennemis.

N I G A U D I N O S, *prenant l'épée.*

Aye! aye! ça brûle; ne faites donc pas des niches comme ça.

V U L C A I N.

Je veux te donner un compagnon.

N I G A U D I N O S.

C'est bien vu; justement, moi, j'aime la société... Et puis, quand on est deux, on ne s'ennuie pas tant... Où est-il ce compagnon? *(Il paraît un géant armé d'une énorme masse.)* Ah! mon dieu, je n'en veux pas; il me mangerait en route.

V U L C A I N.

Ne crains rien, son devoir sera de te protéger.

N I G A U D I N O S.

Vous me le promettez bien? *(Le géant fait signe que oui.)* Ah! voilà tout ce qu'il dit. Eh bien, la conversation de ce compagnon ne laissera pas que d'être amusante.

V U L C A I N.

Il te fournira des soldats à volonté.

N I G A U D I N O S.

Ah! monsieur est recruteur, *(Le géant fait signe que non.)* Il ne sait jouer que la pantomime.

V U L C A I N.

Rendez à D. Niais Sottinez, J. Godichas de Nigaudinos, tous les honneurs qui lui sont dus.

N I G A U D I N O S .

Tiens, comme il a bien retenu tous mes noms.  
*(On entend une marche, Nigaudinos est porté sur un bouclier. Le géant l'accompagne.)*

## SCENE III.

*Le théâtre représente une campagne ; au fond, on voit la mer ; sur le devant de la scène est un banc de gazon.*

GUSMAN , LÉONORA.

G U S M A N :

Reposez-vous, chère Léonora ; bien-tôt, j'espère, nous retrouverons l'asyle que nous avait offert l'amitié.

L É O N O R A .

Vous êtes triste et rêveur, Gusman ; vous repentiriez-vous de m'avoir confié votre secret ?

G U S M A N .

Vous l'avez exigé, je n'ai pu qu'obéir ; mais le Génie bienfaisant, qui m'avait tant recommandé la discrétion, n'a pas tardé à me témoigner son courroux. . . Le char magique dans lequel nous voyagions a disparu à l'instant même où mon secret m'est échappé ; et peut-être cette première vengeance n'est-elle que le présage du plus grand des malheurs.

L É O N O R A , riant.

Et vous aussi, mon cher Gusman, vous allez voir tout en noir. Le beau mal, après tout, que vous m'avez fait connaître ce bon Génie auquel nous devons le bonheur d'être réunis loin de nos persécuteurs ; et, pour peu qu'il ait aimé, pourra-t-il vous faire un crime de n'avoir pas eu de secret pour un autre vous-même ?

G U S M A N .

O ! ma Léonora, ta tendresse, ton aimable gaité dissipent toutes mes allarmes ; espérons que ce Génie compatissant ne nous punira pas avec trop de sévérité d'une faute qu'il est impossible à un amant de ne pas commettre... Ce qui confirme mon espoir, c'est qu'il ne m'a pas ravi le talisman qu'il m'a donné. Je possède encore cette patte magique, à laquelle est attaché notre bonheur.

L É O N O R A .

Savez-vous qu'il est un peu original, votre génie ? . . . Placer sa puissance et notre bonheur dans un pied de mouton. Quelle idée extravagante ! . . . En vérité, moi qui me pique d'être folle, je n'aurais pas fait mieux.  
*(Musique annonçant l'arrivée du géant et de Nigaudinos.)*

## SCENE IV.

Les précédens NIGAUDINOS, le GÉANT, soldats.

G U S M A N.

Quel bruit entends-je ? . . . Ciel ! c'est Nigaudinos !

L É O N O R A.

Quel monstre l'accompagne ?

G U S M A N.

Je vendrai cher ma vie ! . . .

N I G A U D I N O S.

Les voilà. (*Le géant s'avance, Nigaudinos le retient.*)  
Ne nous risquons pas, nous ne sommes pas en force; vous ne le connaissez pas, c'est un diable ! (*des soldats paraissent.*) A la bonne heure, nous voilà en force égale au moins.

(*On saisit Gusman et Léonora ; on les attache à deux poteaux qui sortent de sous terre.*)

*Nigaudinos s'empare de l'épée de Gusman.*

Bon ! . . . Bon ! . . . Ça sera pour remplacer ma plume de dindon . . . Ah ! ah ! monsieur le téméraire, et vous petite rebelle, nous verrons si cette fois vous vous moquerez encore de moi . . . Oh ! c'est que j'ai un génie aussi, et un fier génie . . . Tenez, voilà là un de ses pages . . . (*au géant.*) Chargez-vous de la garde de ces deux prisonniers. (*Le géant fait signe que oui.*) De peur d'accident, moi je vais me faire escorter par ces braves gens là jusqu'à la maison de D. Lopez . . . Je reviens à tire d'aile . . . Ah ! dame, comme D. Lopez va être étonné de me voir à la tête d'une belle armée comme . . . ça . . . Il va croire que je suis devenu pour le moins général ou sergent . . . Oh ! ça, de la vigilance au moins. N'allez pas vous laisser séduire par les paroles de cette petite enjoleuse-là . . . C'est que je la connais; c'est une langue dorée . . . Au revoir, mon compagnon: en avant, marche !

## SCENE V.

Les précédens, excepté Nigaudinos et les soldats.

G U S M A N.

Eh bien ! Léonora, vous voyez les effets du courroux du puissant génie que mon indiscrétion a offensé . . . Il nous livre à la merci de vos ennemis.

L E O N O R A .

Non : je ne puis croire qu'il nous punisse si cruellement d'une faute légère et si naturelle ; d'ailleurs , si ce génie nous abandonne , nous nous recommanderons à l'amour , plus puissant que tous les génies du monde . . . Amour , tu sais avec quelle ivresse nous nous sommes rangés sous ton empire . . . Veille sur le sort de tes deux plus fidèles sujets . Permettras-tu qu'ils soient malheureux pour avoir obéi à tes lois ? endors notre gardien , et délivre-nous de nos persécuteurs . ( *On entend une musique mélodieuse . Le Géant tombe accablé de sommeil sur un banc de gazon . Des petits amours sortent d'un tronc d'arbre , et protègent les deux amans .* )

G U S M A N .

Dieu tout puissant ! achève ton ouvrage !

( *Les amours s'approchent du géant , traînent sa massue au milieu du théâtre . Soudain la massue s'ouvre : l'Amour en sort , il approche des deux amans , secoue son flambeau , leurs chaînes tombent , et les deux poteaux rentrent en terre . Tableau .* )

L' A M O U R .

Vous voyez que l'amour n'abandonne pas ceux qui encensent ses autels . . . Je me charge de faire votre paix avec le bon Génie qui vous protégeait . . . Suivez-moi . ( *Il les conduit vers la mer ; ils entrent dans une petite barque , au même moment arrivent D. Lopez , Nigaudinos , Lazarille et les soldats .* )

## SCENE VI.

Les précédens , D. LOPEZ , NIGAUDINOS ,  
LAZARILLE , et Soldats .

N I G A U D I N O S .

Vous allez voir comme ils sont bien attachés .

D. L O P E Z .

Où sont-ils donc ?

N I G A U D I N O S .

Qui donc les a délivrés ?

L A Z A R I L L E .

Les voilà embarqués .

## N I G A U D I N O S.

Et ce grand imbécile-là qui dort! (*Il va au géant, et le réveille.*) Une autre fois, je te donnerai quelque chose à garder. (*Le géant furieux de voir que sa proie lui est échappée, court sur les rochers qui bordent la mer. Les flots grossissent et s'élèvent; ils atteignent les nuages. Les deux amans et l'amour sont enlevés dans les airs, et le géant enfoncé dans les flots.*) (TABLEAU.)

## SCENE VII.

*Le Théâtre représente une caverne. Nigaudinos arrive tout effrayé.*

## NIGAUDINOS.

C'est sans doute ici que demeure le magicien que l'on m'a indiqué. Il faut bien que je cherche un autre protecteur, puisque le mien a coulé à fond. Et mon bouclier et mon glaive, qui devaient me rendre invincible!.. Bernic, ils sont de verre à présent... Ce serait bien commode dans une bataille!.. Il est joliment logé ce magicien; un appartement de garçon bien gentil!.. Mais où est-il donc?..

C'est malhonnête de laisser seul les gens qui lui rendent visite... En attendant je vais m'asseoir... Je suis presque fâché d'être venu; et puis c'est peut-être quelqu'attrappe-nigaud, quelque vieux fou... Quelque... (*A l'instant il se trouve saisi par un bras énorme élevé à quelques pieds de terre.*) Ah! mon dieu, monsieur le magicien invisible, lâchez-moi, je suis sensible des cheveux.

Grâce, Grâce! (*on le repose à terre.*) ouf! quelle peur! je suis tout saisi. On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais parler des absens. (*des flammes sortent de dessous terre*)

Ah! que c'est bête de faire du feu là-dessous... Là, voyez, il m'a grillé les sourcils... C'est peut-être la cuisine du Magicien... Elle est chaude. Je crois que le plus prudent est de décamper sans tambour ni trompette... Il n'y a rien de bon à gagner, filons, filons. (*Il va pour sortir; mais il est arrêté par des animaux et des diables qui dansent autour de lui. Il se précipite à terre.*)

## SCENE VIII.

NIGAUDINOS, LE MAGICIEN, arrivant du fond.

LE MAGICIEN.

Relèves-toi, mortel pusillanime?

N I G A U D I N O S .

C'est fait de moi ! voilà le maître du logis ?

L E M A G I C I E N .

Relèves-toi , te dis-je , et dissipe tes alarmes ; j'ai voulu te punir par quelques instans de frayeur , d'avoir douté de ma science et de mon pouvoir.

N I G A U D I N O S .

Si vous n'avez voulu que me faire peur , vous avez bien réussi . . . Tâchez de me faire autant de bien que vous m'avez fait de mal.

L E M A G I C I E N .

Que veux-tu de moi ?

N I G A U D I N O S .

Je veux . . . Je crois . . . J'espère . . . Je désire . . . Enfin , que sais-je ? . . . faites-moi du bien , je ne dirai jamais que c'est de trop.

L E M A G I C I E N .

Je connais le motif qui t'amène.

N I G A U D I N O S .

Ah ! tant mieux , ça m'évitera la peine de vous le dire.

L E M A G I C I E N .

Je t'avouerai que ma puissance est inférieure à celle du Génie qui protège ton rival . . . Il prévoit l'avenir . . . Et ma science ne s'étend que sur le présent.

N I G A U D I N O S .

J'entends ; vous êtes le Génie d'aujourd'hui , et il est le Génie de demain . Il y en a bien qui ne savent prévoir que le passé.

L E M A G I C I E N .

Je t'annonce que Gusman et Léonora sont en ce moment au pouvoir de D. Lopez.

N I G A U D I N O S .

Est-il possible ?

L E M A G I C I E N .

Tu vas toi-même en être le témoin.

N I G A U D I N O S .

Comment , de si loin ? vous avez donc de bonnes lunettes d'approche ? . . . Rapprochez-moi , M. le Magicien , je vous en prie.

L E M A G I C I E N .

Dans un instant , tu seras à ses côtés.

*( Le Magicien s'engloutit . )*

N I G A U D I N O S.

Il va se brûler le cher homme, ah ! comme il descend.  
Que les profondeurs de la terre sont profondes !

## SCENE IX.

D. LOPEZ, NIGAUDINOS, LAZARILLE.

D. L O P E Z.

Ah ! vous voilà, mon cher Nigaudinos, je commençais à être inquiet de votre absence.

N I G A U D I N O S.

J'ai été plus inquiet que vous.

L A Z A R I L L E.

Nous tremblions qu'il ne vous arrivât quelque chose.

N I G A U D I N O S.

Et moi aussi ; heureusement que ce n'était qu'une niche que le magicien me faisait.

D. L O P E Z.

Apprenez une grande nouvelle : nos fugitifs sont en mon pouvoir.

N I G A U D I N O S.

Oh ! je le sais.

D. L O P E Z.

Qui a pu vous instruire ?

N I G A U D I N O S.

Le magicien.

D. L O P E Z.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

N I G A U D I N O S.

Ce n'est pas étonnant, puisque je n'y ai rien compris non plus.

D. L O P E Z.

Quoi qu'il en soit, ils ne peuvent plus nous échapper.

L A Z A R I L L E.

Je n'en voudrais pas jurer.

D. L O P E Z.

Je prépare à Gusman un châtiment égal à son audace.

N I G A U D I N O S.

Ça sera bien fait.

D. L O P E Z.

Léonora ne sortira de la tour où elle est enfermée que pour vous donner la main, et avant ce jour je jure.

( On entend le tonnerre. )

## SCENE X.

Les précédens , L E G É N I E.

L E G É N I E.

Ne jure point , téméraire Lopez ; ne jure point ce qui n'est pas en ton pouvoir d'exécuter ; hâte-toi plutôt d'uir Gusman et Léonora.

N I G A U D I N O S.

Laissez donc , vous venez trop tard.

L E G É N I E.

Craignez mon courroux.

N I G A U D I N O S.

Bah ! bah ! ils sont en cage ; il n'y a pas de courroux qui les en tire.

L E G É N I E.

Ton audace et ton incrédulité vont être confondues.

## SCENE XI et dernière.

Les précédens , GUSMAN , LÉONORA.

( *Le théâtre change et représente l'Olympe ; trône où sont assis les deux amans ; ce trône est entouré de nuages portant des Amours.* )

L E G É N I E.

Eh bien ! douterez-vous encore de mon pouvoir , et résisterez-vous à mes ordres ?

D. L O P E Z.

Puissant Génie , pardonnez à ma témérité et comptez sur mon obéissance.

L E G É N I E.

Je n'exige de toi que le bonheur de ces deux amans .

D. L O P E Z.

Qu'ils soient unis.

N I G A U D I N O S.

Eh bien ! puisque Léonora ne veut pas de moi , que Dom Lopez la donne à Gusman ; puisqu'il n'y a plus moyen de l'obtenir , j'y renonce généreusement , et je la cède à mon rival ; c'est beau de ma part : demandez plutôt à Lazarille. ( *Ballet.* )

F I N.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 52.